**Des religions orientales ambivalentes**

*Virginie Larousse*

Dans les traditions orientales, l’homosexualité n’est pas forcément condamnée. Tout dépend des textes et des époques. L’homophobie gagnerait néanmoins du terrain en Extrême-Orient.

Étudier la question de l’homosexualité dans les religions ­orientales est une gageure. Hindouisme, bouddhisme, taoïsme, shintoïsme, toutes ces traditions religieuses sont extrêmement variées et ne s’expriment pas à l’unisson. De surcroît, au sein d’une même religion, les enseignements peuvent différer, le bouddhisme indien étant, par exemple, très différent du bouddhisme chinois. Il est néanmoins possible de mettre en évidence quelques grands principes. Ayant érigé la compassion au rang des plus importantes vertus, les bouddhistes invitent à ne pas jeter l’anathème sur les homosexuels. Comme le dalaï-lama l’explique, « seuls le respect et l’attention à l’autre devraient gouverner la relation d’un couple, qu’il soit hétérosexuel ou homosexuel. » Un discours que l’on retrouve dans le jaïnisme, religion indienne qui prône la non-violence. Associant l’inclination sexuelle d’un individu au karma, elle a pour particularité de distinguer genre biologique et genre psychologique. Tolérant vis-à-vis des orientations sexuelles de chacun, le shintoïsme, au Japon, l’est également. Dans cette religion, la nature est considérée comme sacrée. Et tout ce qui s’y trouve doit être pleinement accepté. Si certains actes sexuels sont répréhensibles, l’homosexualité n’en fait pas partie, contrairement à l’inceste ou à la bestialité (la zoophilie).

**Dans le Kama-sutra**

Cette bienveillante neutralité peut céder le pas à une franche acceptation des rapports entre individus du même sexe, parfois cautionnée par les textes mythologiques. En Inde, le dieu le plus populaire du Kerala, Ayyappan, n’est-il pas né, selon la légende, de l’union homosexuelle des dieux Shiva et Vishnu ? Et la grande épopée du Mahâbhârata ne raconte-t-elle pas comment Krishna, travesti en femme, offrit sa première ­expérience sexuelle à Arvan Swami, le fils aîné du héros Arjuna ? Les Jatakas, récits des vies antérieures du Bouddha, font référence aux sentiments ambigus qui auraient uni le Sage et son disciple le plus proche, Ananda. Dans l’un d’eux, ils sont présentés comme deux cerfs inséparables, « blottis l’un contre l’autre, très heureux, tête contre tête, naseau contre naseau, corne contre corne ».

**En chine et au Japon**

Dès lors, il n’est pas surprenant que la littérature reprenne sans rougir le thème de l’amour entre personnes de sexe identique. Vatsyayana, l’auteur du Kama-sutra, considère l’homosexualité comme une voie de connaissance du plaisir charnel. Des textes tantriques sont teintés d’allusions aux actes sexuels entre hommes, lesquels auraient pour vertu de stimuler l’un des plus importants chakras du corps.

Mais les civilisations les plus libérales en la matière sont sans conteste, pour les époques anciennes, la Chine et le Japon. Sous la dynastie Han, qui régna sur ­l’Empire du Milieu du IIIe siècle avant notre ère au IIIe siècle de notre ère, il était d’usage, pour les empereurs, d’avoir des amants. C’est d’ailleurs de Chine que Kukai, le fondateur de l’école bouddhiste japonaise Shingon, aurait rapporté la pratique de l’homosexualité au IXe siècle. Le Pays du Soleil levant a exalté cette dernière comme une voie secrète et mystérieuse représentant, pour l’homme, la plus grande source de jouissance. La littérature médiévale s’en fait abondamment l’écho, et met en scène des personnages sacrés, tel le bodhisattva (1) de la compassion, Kannon. Un récit évoque par exemple la fin tragique de l’idylle entre un vieux moine et un novice – ce dernier trouvant la mort. Mais lors de la veillée funèbre, Kannon apparaît devant le moine et lui avoue qu’il s’était manifesté sous les traits du jeune homme, afin de le récompenser de sa dévotion. De fait, si les relations charnelles entre moines et novices (chigo) semblent avoir été courantes dans les monastères japonais, la société civile n’était pas en reste.

Les samouraïs s’adonnaient au shudo, autrement dit à la pédérastie, ce dont témoigne un roman du XVIIe siècle, Le Grand Miroir de l’amour mâle. L’idéalisation de l’amour virile, dans la société japonaise, va de pair avec un mépris de la gent féminine, réputée vectrice de souillure. Par voie de conséquence, les femmes, qu’elles soient nonnes ou laïques, recluses, ont été amenées à se satisfaire entre elles.

Mais de là à dire que l’homosexualité ferait l’objet d’une reconnaissance consensuelle dans les cultures extrême-orientales, il y a un pas qu’il faut se garder de franchir. En réalité, les sources sont loin d’être unanimes sur le sujet – y compris au sein d’une même tradition. Ainsi, le Vinaya, code monastique des communautés bouddhistes, prévoit à l’encontre des moines ou nonnes qui se livreraient à des actes homosexuels des sanctions disciplinaires pouvant aller jusqu’à l’exclusion de la communauté. Néanmoins, c’est davantage la rupture du vœu de chasteté qui est punie que la nature homosexuelle de l’acte. Le bouddhisme, en effet, porte sur la sexualité un regard négatif, en ce que le désir constitue une entrave au progrès spirituel. Dans un tel contexte, il ne s’agit pas tant d’opposer homosexualité et hétérosexualité, mais plutôt sexualité et célibat – ce dernier représentant l’idéal à atteindre.

**Sauvegarder l’ordre social**

L’hindouisme, de son côté, n’est pas exempt de critiques vis-à-vis de l’homosexualité. L’Arthashastra, ouvrage de morale et de politique datant du IIIe siècle avant notre ère, et les Lois de Manu (IIe siècle de notre ère) édictent des sanctions pour les actes de nature homosexuelle. Si ces derniers peuvent conduire l’individu à être temporairement exclu de sa caste, les châtiments se limitent dans la majorité des cas à de simples amendes ou à des exercices de pénitence. En outre – et cette remarque s’applique aussi au bouddhisme – les ­relations entre personnes de sexe identique ne sont, la plupart du temps, pas plus sévèrement punies que certains usages hétérosexuels jugés immoraux (coucher avec une femme de caste inférieure, adultère…). Au final, ces dispositions légales paraissent plutôt refléter le souci de sauvegarder la bonne marche de la société (en assurant le renouvellement des générations) qu’elles n’expriment un jugement de valeur sur ­l’homosexualité.

**Des critiques virulentes**

C’est motivé par un souci analogue que le confucianisme, qui érige la piété filiale comme la plus haute des vertus, se montre critique face à l’homosexualité – tout en s’en accommodant, à condition que l’individu s’acquitte de son devoir de procréation. Et quand les sages taoïstes émettent des réserves concernant l’amour entre personnes du même sexe, c’est en raison d’une conception particulière du cosmos, animé d’un flux d’énergies féminine (yin) et masculine (yang). L’être humain, perçu comme un microcosme, doit s’attacher à équilibrer les énergies yin et yang de son organisme, afin de s’assurer une longue vie – voire ­l’immortalité, la quête suprême des taoïstes. Le Tao Te King, ou Livre de la voie et de la vertu, sans prendre directement position sur la question, invite aux échanges entre yin et yang, qui sont favorisés lors d’un rapport hétérosexuel. Au contraire, la pratique de l’homosexualité peut avoir pour effet de nuire à l’équilibre interne de l’individu, en apportant un trop plein de yang… sauf dans le cas d’un homme affaibli en yang.

Si ces critiques à l’endroit de l’homosexualité s’avèrent somme toute fort clémentes, il en existe cependant de beaucoup plus virulentes. Le dieu Shiva, que l’on a vu dans certains textes homophile, apparaît dans d’autres presque homophobe, expliquant à son épouse Parvati que l’homosexualité est un vice exposant celui qui s’y adonne à être impuissant dans une future incarnation. D’après le calendrier hindou, le monde se trouve, depuis l’an - 3102 de notre système, dans le Kali yuga, le quatrième âge de l’humanité. Un âge sombre dont une des caractéristiques serait la fréquence de l’homosexualité, en particulier chez les femmes. Fort marginale jusqu’à une époque récente, l’homophobie tend à gagner du terrain en Extrême-Orient. Dans la Chine communiste, les homosexuels peuvent être condamnés à mort ; en Inde et au Japon, cette pratique est devenue taboue, ainsi qu’en témoigne l’écrivain Mishima dans ses Confessions d’un masque. Pourtant, en dépit d’une indéniable ambivalence des discours sur l’homosexualité, cette dernière est loin, dans les cultures asiatiques, de soulever les discussions enflammées que l’on connaît dans les religions monothéistes. Car ce qui est jugé, ce n’est pas l’acte, mais l’intention. Un cœur pur, animé par l’amour, disent les traditions orientales, ne saurait être condamné.

(1) Dans le bouddhisme, un bodhisattva est un être suffisamment évolué pour parvenir à l’Éveil et échapper au cycle infernal des réincarnations, mais qui préfère retarder cet état afin d’aider les hommes à atteindre, eux aussi, le nirvana.

Pour aller plus loin

■ Aurélie Godefroy, Les Religions, le sexe et nous (Calmann-Lévy, 2012).

■ Bernard Faure, Sexualités bouddhiques (Flammarion, 2005).

■ Arlene Swidler, Homosexuality and World Religions (Trinity Press International, 1993).